

Le sloop ventripotent dégouline de bois verni. *“C’est un peu seulement le début”* bredouille le Captain. Sa londonienne acquiesce en faisant disparaître entre ses épaules la chair de son cou, mélange de pelade rose bonbon, blanc persil, caramel, une vraie nougatine.

N’empêche qu’elle a courageusement consenti à suivre son Bobby autour du monde via le détroit de Magellan. Elle a même thatchériennement dû envisager la possible fin de leur trip, les flancs du Petryn déchiquetés, dans les brumes violentes de la terre de feu. Elle aurait alors quitté un fog pour un autre. S’ils en réchappent leurs compatriotes tamisés verront sortir de la trappe avant à leur retour un perroquet parlant Malais ou Patagon, une théière géante de Mongolie et un caïman de l’Orénoque pour repeupler les fossés de la funeste Tour de Londres. Ça nous changera enfin du roquet sénile, déficient de poil et d’intelligence, dont la fortune ou l’infortune leur a refusé la noyade. Pour le moment.

“A l’Angleterre, ils disent que une bateau où deux anglais vivent dedans il a douze français qui sortent de lui.” Merci Bob pour cet apparemment albiennais proverbe que tu assènes à nous dans un de rire éclat en voyant notre octet de frenchies jeunes agiter la bouteille de Rhum.

Le trio des BigJohn gratifie les spectateurs d’un nouvel échange d’invectives alors que le spectacle leur semblait fini. Nœuds, hantise du marin d’eau douce, impardonnables révélateurs, vous voilà encore à la source d’une vilaine dispute gauloise. *“Eponge à Whisky”* – ainsi baptisons-nous amiablement notre cordial voisin, à chacun sa bibine – tente à l’occasion de traduire en temps réel à sa Lady notre mésentente.

Notre Yvon du Jura lui étale cette science du *“merdalordism”* que leur Georges Mikes de chroniqueur leur cela en son times. Pascal éructe des répons prouvant une maîtrise du Juron s’étendant à plusieurs langues mortes, vivantes et futures. En plus, et pour le même prix : gestuel accordé au mot, simulacre de défenestration et

exposition d'amygdales. Vie et mœurs des caméléons en quelque sorte. Venant d'un Skip jurançon dont je t'ai exposé le pedigree plus haut cela détonne : c'est pas du Gérard Lambert de Gerarmer ça, mes petits agneaux !

Enfin prêt pour m'exhiber à terre je me vois affronter d'abord le haut bastingage du britannique tel Surcouf s'emparant du Kent.

Un second mur impose alors sa haute façade basaltique : vestiges du passé éruptif de l'île, les hauts quais de Punta Delgada me méprisent, me refusent un instant le droit de les fouler de la démarche caractéristique du marin en bordée.

Enfin plus loin, de l'autre côté du patrouilleur de la marine portugaise où s'agitent les descendants d'Henri le Navigateur, les français d'Onyx nous indiquent les douches. Malgré cela nous parvenons, peu avant 9 heures et la sortie du port, à les exhumer du fond d'un vieux hangar.

Problèmes. Soient trois douches : celle du fond, débit T_1 ; donc en morceaux ; celle du milieu, au coulage inversement proportionnel ; enfin trois gouttes tombent de la dernière sur ma pomme et s'évaporent aussitôt.

Combien y a t'il de mécontents? Ou, ce qui revient au même, calcul du taux de dépit T_2 ...

Parallèlement, quelques-uns vont régler les formalités d'usage à la capitainerie : quel est l'âge du capitaine?

Réponses. Dans les deux cas : beaucoup trop.

Coup de chance dans la principale alimentation de Punta Delgada : l'un des intendants parle français ou au moins sait d'abord expliquer qu'on ne livre pas à domicile, mais sait ensuite comprendre que nous allons dévaliser son échoppe. En cas d'erreur de traduction la procession de nos caddies a l'effet d'un dictionnaire franco-portugais avec accélérateur incorporé et nous apprenons qu'une camionnette nous attend à la sortie.

La chaîne alimentaire qui va soutenir notre effort vers La Rochelle... ou presque, s'égrène devant Max, Pascal et moi jusqu'au moment où nous sommes arraisonnés par l'inévitable, mais charmante, américaine de service. Comme c'est fréquent chez les femelles de cette espèce, l'oiselle a convolé avec différents mâles, dont un armateur du pays, ce qui explique sa présence sur ce morceau de lave qui tiendrait tout entier dans la baie de San Francisco je présume.

Mais je médis peut-être tant ses volubiles babil et nombril à l'exubérance sud-américaine déroutent mon light english understanding. Elle fait semblant de ne rien remarquer tout en demandant si nous sommes allemands ou hollandais.

Je travaille longuement ma réponse avant de la lui aligner :

"We are true products of French 'terroir' !

- *Oh! Yeah! Parissss, tore eufèle! Camemberthe* [elle pense au grand pied sans doute], *wonderful...love it!"*

Tandis qu'elle nous abandonne nous comprenons que le 'love it' s'adressait au calendos plutôt qu'à nos pommes certes un peu moins normandes, ni grecques non plus d'ailleurs. Nous reprenons enfin peinarde vers pénates l'acheminement de notre caravane, son patois finalement plutôt californien et audible dans toute la rue nous empêtrant jusqu'à finale coupure d'avec cette star sans tripes.

17 août, la première chasse de Skip

Matin irréel salué par les tôt-levés du jour. Un banc de dauphins passe-murailles surgit de l'acier poli qui a recouvert la peau de l'océan, une cuirasse qu'on croirait infranchissable sauf par notre quille qui ouvre le métal comme au sabre-laser. Hier mille et un pores respiraient, transpiraient, suaient et surtout frémissaient en nous faisant danser nerveusement le long des nervures atlantides, aujourd'hui soleil de plomb sur carapace métallique. Servir chaud. Enfin pas encore vu qu'il est 8 h mais tout ça bientôt va saigner ou plutôt fondre sur les gars du quart d'alors, timoniers d'une baudruche immobile. Autrement dit BJ et moi-même, El Pécos, somnolant à l'avant. Mon oeil allongé s'ouvre sur un disque bleu azur ou bleu des mers du sud, donc ciel et mer confondus d'où deux autres petites taches blanches et étincelantes me fixent froidement... on peut même dire glacialement, mais de plus en plus tièdement bientôt et même chaleureusement sans doute. L'une s'appelle Soleil, Ra, Phoebus et toute cette sorte de choses, l'autre Lune ou Isis, Phoebe et toute une autre sorte. A mi-chemin entre les deux je me retourne pour admirer notre héros à nous, notre Gin Fizz, Aldéric le Superbe au mat fin et aquilin, à la barre bien dentée, au profil spartiate, armé de pied en cap, exhalant de beaux ronds de fumée...

Fumée? Je ne réagis pas immédiatement. La panoplie de l'hoplite ne comprenait pas la cigarette du condamné que je sache, pas la Marlboro du GI ni la Gauloise du pioupiou, notre GV à nous. De toutes façons c'est le même combat : là où je vais il faut que j'y aille, comme disait Sigmund. La minute qui s'écoule laisse descendre les volutes sur mes narines : fumet! Tel est finalement le symbole extrait de mon stock-mémoire de signes linguistiques par la réaction réflexe associée à la captation nasale.

'Oeufs au Bacon': c'est l'association résultant ensuite de l'analyse de mon passé gustatif, lancée par mes petits neurones excités par la mention 'intéressant : affaire à suivre' associée au mot susdit. Enfin, classification du stimulus achevée par l'unité centrale sous la

rubrique 'expérience déjà faite et très agréable', mon système nerveux moteur prend la relève et me conduit à la cambuse en coordonnant les mouvements de mon échelas de façon stupéfiante... comme si j'étais drogué donc et en quelque sorte.

Pour un peu les copains me feraient douter de mon libre agir : Kant, Husserl, Ricoeur au secours, dites quelque chose !

Moralité et dans tous les cas : plutôt que de bêtes éclairs de lampe dans la tr...euh! dans la figure veux-je dire, Pascal devrait adopter la recette de Bébé Rose, les oeufs au bacon, pour me tirer de la couche de Morphée. A l'instar des miennes les narines de Zéphyr semblent positivement chatouillées par les oeufs sauce tabasco. Le spinnaker monte et se déploie sous son souffle. Enfin Aldéric s'éloigne des Açores sur "*l'azur phosphorescent de la mer des tropiques.*" C'est encore de ce vieux José Maria. Quand je connais un poème je l'exploite jusqu'au dernier alexandrin vois tu ! J'aime bien aussi celui avec Myrto la jeune Tarentine et l'autre avec Mignonne qui s'en va cueillir la rose. En attendant nous laissons quelque temps encore le moteur et le bacon grillés soutenir les effluves zéphyriennes. Il s'agit de lui ménager les bronches à ce gars là, ça pourra resservir.

Bientôt nous croyons tourner pour l'une de ces pubs où beaux gosses et jolies filles exhibent des quenottes au blanc d'œuf et des peaux en chocolat... avec des petits bouts de tissus par-ci par-là parfois. Je ne gloserai pas sur la présence à bord d'aucun échantillon des premiers mais quelques spécimens de la seconde espèce agrémenteraient notre décor.

‘Ni tout fait la même ni tout à fait une autre’ me répondront le poète et le Lacan. N’était-ce pas à propos d’une femme d’ailleurs (Lacan vous dira que c’est souvent à propos d’une femme), de cet étrange objet qui si souvent varie ? Peut-être parce qu’oubliée comme sujet, non ? Nature, nature quand tu nous tiens ! Tout ceci me ramène à Barthes dans une définition du mot nature. Si tu en trouves une qui ne se ramène pas à ‘nous’ fais-moi donc signe, ô lecteur philosophe, qu’on aille lui dire bonjour ensemble. Kant en a bien une : ‘la nature obéit à la loi’. Laquelle ? Celle de la nature. Rusé ce Kant-là. Note cependant que je me sens parfois d’une nature peu obéissante. Impression sans doute car probablement obéissais-je en ce cas à ma nature. Mais comme c’est la mienne j’avoue que je préfère. Si c’est pas une tranche de vie ça ! Evidemment ce serait mieux avec ma mie : une tranche de mie ça vous a tout de suite une autre saveur, non ? N’y a t’il pas risque d’indigestion ? Trop de sucreries fait perdre toute saveur. Je décide alors de me servir avec le dos de la cuiller, cependant sans séparer la crème de cet instant d’avec la pâte de cet emplacement. Difficile. J’essaie de concilier les sensations profondes du lieu, de me peindre la rétine de ses couleurs tout en mettant à l’aune du temps un soupçon de perception extra sensorielle. Finalement cette recherche effrénée de sens est insensée. J’abandonne.

Ecoutes, sobre ami lecteur, le grand verre de vodka a pu te choquer et je veux plaider notre cause : nous n’avons que des grands verres à bord, lesquels sont d’ailleurs aussi des verres à grands bords [comme ça on peut remplir beaucoup et vider beaucoup aussi, c’est équilibré vois-tu... très important l’équilibre sur un voilier]. Or il n’est pas question, sur ce petit bateau où tout nous est compté, de perdre la moindre place. Nous voilà donc bien contrits, mais contraints, de tasser la Zubrowska aux bords de nos gobelets.